

endant à travers les ravines du bois, et toutes couvertes de lentilles d'eau ou de feuillages lancolés. L'imprévu saisissait le promeneur à chaque pas. Sous ces ombrages un peu froids, on respirait le silence, on jouissait d'une solitude absolue. Des chemins sablés se déroulaient comme des rubans entre les talus garnis de lierre; de distance en distance, un groupe de fleurs, une corbeille d'un ton vif, rehaussaient la gamme de cette verdure dont la teinte était celle d'une émeraude pâle. A mesure que l'on se rapprochait du château, le paysage s'éclaircissait; les rosiers élevaient leurs branches autour du tronc des arbres, des fleurs de toutes les nuances émaillaient la pelouse; les grands calices alternaient avec les branches délicates. Des orangers énormes formaient une ceinture à la demeure du comte de Montgrand; et de quelque côté que se portât le regard, il s'arrêtait sur des objets capables de réjouir la vue et d'épanouir le cœur. Et c'était au milieu de ce paysage, dans ce château rempli jusque là par l'union, la concorde et la joie, que les magistrats venaient chercher à reconstituer l'histoire du crime commis la veille.

Le commissaire de police et le juge de paix de la Ferté procédèrent à un premier interrogatoire.

Deux personnes seulement pouvaient fournir quelques détails: le brigadier Claude Freneux et le marchand forain.

—Monsieur le juge de paix, dit le brigadier, je suis sorti hier de la maison à neuf heures du soir. Divers rapports et mes propres observations m'avaient convaincu que François Bichu, surnommé *Ouvre-l'Œil*, braconnaît chaque nuit dans les bois de M. de Montgrand et des propriétaires voisins. Je donnai des ordres à mes camarades, et nous nous partageâmes le pays. J'avais des raisons pour croire que Bichu monterait de Reuil, où il habite, à travers le petit bois, et gagnerait les Bondons sous le couvert. Je me portai sur la route de la Ferté, et j'attendis. Le matin, j'avais trouvé des collets à côté de plusieurs terriers, et mon homme ne pouvait manquer de venir chercher son gibier. Je marchais sans bruit à travers le taillis, me cachant souvent à travers les branches. Il me sembla voir de loin mon homme, et je me glissai en rampant vers l'endroit où j'avais cru le reconnaître, mais je m'étais trompé; et après avoir perdu beaucoup de temps à une poursuite inutile, je revins du côté de la route. En ce moment, j'aperçus une lumière immobile, puis j'entendis pousser un cri. Il me fut impossible de me rendre compte, au premier moment, de ce qui se passait sur la route. Cependant, des sons de grelots parvinrent jusqu'à moi. De plus en plus curieux, je me coulai sous le taillis,

et je ne tardai pas à voir une lourde voiture arrêtée sur la route; puis un homme et une femme en descendirent, et soulevèrent un pesant fardeau. Je les rejoignis rapidement, et je constatai que tous deux s'efforçaient de monter dans la voiture un cadavre encore tiède. Je reconnus immédiatement, dans la victime, M. Refus, notaire de Nanteuil; quand à Ségaud et à Victoire, ils déclarèrent avoir aperçu le corps en travers du chemin et l'avoir transporté par humanité dans leur voiture.

—Pouvez-vous indiquer combien de temps s'était écoulé depuis le crime?

—La chaleur vitale n'était pas tout à fait éteinte, voilà seulement ce que je sais.

La déposition de Ségaud n'apprit rien de plus aux deux magistrats.

Tout le monde connaissait dans le pays le marchand forain.

Ségaud avait commencé dès l'âge de quinze ans à piquer la meule dans un des ateliers de la Ferté. Il travailla d'abord avec une sorte d'emportement, gagna des salaires énormes, et, conseillé par sa mère, il réalisa quelques économies. Tant qu'elle veilla sur lui, la conduite de Ségaud fut exemplaire. Mais elle le quitta avant qu'il eût vingt ans, et Ségaud ne tarda point à se trouver pris dans un double engrenage: l'amour du plaisir et le commencement de cette maladie terrible au devant de laquelle court le meulier avec une imprudence dont rien ne semble pouvoir le préserver. Certes, s'il avait résisté à l'entraînement de l'exemple, Ségaud aurait pu conjurer les premières atteintes du mal, changer de métier et respirer l'air de la campagne, au lieu de laisser pénétrer dans ses poumons la poussière d'acier qui les emplit et les dévore. Il piqua la meule, et il s'enivra pour lutter contre les premiers symptômes du mal. Un moment, on crut qu'il pouvait être sauvé. Une jeune fille sage et douce l'épousa, et reprit le rôle de la mère. Ségaud fit les moissons, s'occupa de jardinage, et l'on devait croire qu'il avait pour jamais renoncé à son terrible métier, quand le souci d'une nombreuse famille le ramena dans les ateliers. Il n'y resta pas longtemps. Le médecin déclara qu'il n'avait pas trois mois à vivre s'il ne renonçait à la meule, et ce fut alors que Victoire, aussi industrieuse que vaillante, songea à devenir propriétaire de la voiture d'un vieil étameur qui souhaitait céder son fond et sa clientèle.

Cette vie nomade, ce métier facile guérèrent le meulier. L'apprentissage ne fut pas long; les économies de Victoire payèrent le véhicule, le cheval poussif et la marchandise; et, en peu de temps, Ségaud devenu marchand forain fut connu dans tous les petits pays environnants. Il se montrait accommodant avec les pratiques,